

Foins d'autrefois – foins d'aujourd'hui

La comparaison est édifiante. On a passé du presque tout à la main, avec néanmoins l'aide du cheval, au tout à la machine, à grand renfort d'engins tous plus gros les uns que les autres.

La question que l'on peut se poser est celle-ci : va-t-on améliorer de manière sensible toutes ces mécaniques qui vous permettent de faucher par exemple un champ de deux hectares en un quart d'heure ? Le coût d'une nouvelle machine capable de vous mettre bas la même surface en cinq minutes, par exemple, se justifie-t-il ? Sans doute pas. Ce qui signifie que grosso modo le matériel n'évoluera plus guère. A moins que vous n'ayez plus qu'un seul domaine couvrant toute la Vallée et qu'il faille à ce titre des machines encore plus grosses. Seul problème, comment se déplaceront-elles sur des routes qui seraient les mêmes ? Comment feront-elles pour croiser l'intense circulation qui règne déjà aujourd'hui, avec une population qui est plus souvent sur les routes qu'à la maison ?

Cette situation n'est guère envisageable. Admettons alors que nous arrivons gentiment à un seuil que nous ne pourrons plus guère dépasser.

Ce qui demeure par contre, alors que se déroulent les foins un peu partout, et que le fourrage est bon, séché en trois jours, voire même en deux, c'est l'odeur du foin. Elle se répand encore sur les villages, elle pénètre les maisons. Tenez, dans cette ferme, transformée certes mais au gâtelas resté le même, l'odeur y est en ce mois de juin, comme autrefois, alors que la porte de grange était ouverte, pour aérer une têche qui dégageait son odeur formidable dans les moindre recoins de la bâtisse. Rien en ce sens qui n'ait changé. Et c'est tant mieux.

Les foins d'autrefois. On servit pendant des siècles la faux. On remplaça celle-ci par la faucheuse à cheval. Force pour le peigne prise directement sur les roues crantées, ce qui éreintait les bêtes. Vint un moteur pour l'action de celui-ci. Il était lourd presque autant que la machine elle-même, ce qui n'économisait guère mieux le cheval qui devait redouter les petits matins dans les champs à aller et venir d'un bout à l'autre de ceux-ci. Il est vrai que l'on choisissait la première heure, que l'herbe était mouillée, et que tout respirait bon la fraîcheur et que les odeurs étaient vraiment formidables. Mais la bête s'en formalisait-elle ? D'autant plus qu'elle était vite assaillie par les mouches. Ces diables de mouches qui appréciaient grandement l'odeur du cheval et venaient se plaquer au coin de ses grandes babines et de toutes ses articulations. C'était dur, presque cruel. Il fallait bien en passer par là. Le cheval, on l'aimait peut-être, mais il avait sa bonne ration de boulot. C'est lui seul d'ailleurs qui permettait de procéder à une récolte menée dans des conditions à peu près normales.

Voyons-voir un peu deux de ces engins à l'œuvre.



Armand Golay fauche aux Grayets.



Les Saïset fauchent, ou font semblant de faucher, aussi au Grayets, plus précisément au Righi, parcelle de ces mêmes Grayets, écrit Crayets sur les cartes géographiques actuelles.

On sait ensuite que le foin sera épanché à la fourche, retourné plusieurs fois, autant le même jour que le lendemain, puis mis en tires, qui ne sont que des longues lignes de foin rassemblé et apte à être chargé. Ce qui sera l'après-midi du deuxième voire du troisième jour. Qu'il soit bien sec, qu'il craque, et que surtout ils sentent si bon le foin, odeur qu'il développera encore tout à loisir une fois qu'il aura été déchargé en grange. Pour l'heure, mes amis, apprêtons-nous à charger.



Ils n'ont pas mis en tires, plutôt en tas, et pour l'instant... ils prennent les quatre heures. Nous sommes au Plat du Séchey.



Voilà, ils chargent. Un faucheur sur le tas, Jules au râteau et Emile Baudraz régent à la fourche, vacancier venu faire les foins en dilettante.



Voilà, on est toujours au Plat du Séchey, le char semble achevé et l'on peut rentrer au village qui est à un petit km d'ici.



C'était cinquante ans plus tôt, en 1897. Les méthodes étaient les mêmes.

Quittons maintenant le passé pour retrouver le présent. Les champs ont été fauchés un peu partout sur le territoire du village avec une vitesse folle. Pas de photos de cette opération. Par contre voici la vaste étendue de la Sagne mise bas en une seule fois.



La Sagne. Au premier plan champ Saïset pas encore fauché. Au second plan l'ancien Bugnon à Pedzi. Et au fond, toujours sur le plat, la Sagne, fané par le même agriculteur. Une belle étendue qui aurait effrayé nos anciens qui n'auraient jamais su comment en venir à bout.



En trois jours on utilisera plusieurs fois la pirouette. Ne pas trop casser le foin tout de même.



Ailleurs même jour, certes du plat pour les images précédentes, mais aussi des pentes sacrément raides dans le cas présent. L'usage des doubles roues s'est même révélé nécessaire.



Mettre en tires reste une opération nécessaire.



Botteler, en fin d'après-midi et en début de soirée. Plus de deux heures de travail.



Le résultat est là, vues au matin suivant, de bien belles bottes rondes, et une magnifique Dent de Vaillon. Tant qu'elle reste en place on est sauvé !



Du beau territoire quand même. En face, les Brûlées qui ne se fauchent plus mais se pâturent. Même là cette année l'herbe y est épaisse.

Retour dans le passé, avant 1959-1960, années qui virent la réunion parcellaire.



La Sagne, à gauche, encore en de multiples parcelles.



Plus anciennement encore, la Sagne, avec les jardins publics, à gauche.



Ce petit territoire des Charbonnières avant 1960, soit avec la multitude des parcelles, grandes ou petites. Le Bugnon à Pedzi a été entièrement fauché. Au premier plan, le champ des Vieilles Maisons qui ici appartient sauf erreur à notre grand-père Jules, est de même entièrement fauché. Juste ne voit-on pas les petits bonhommes qui s'activent sur ces parcelles. On se croise dans tous les sens, lors des foins, en ce temps-là. Mais uniquement à pied ou avec chars et chevaux. On pourrait croire, même de si haut, sentir cette bonne odeur de foin et entendre les cris stridents des hirondelles. Un temps paisible en somme, une tranquillité qu'il aurait été bon de garder alors que nous sommes tombés dans un monde de fous, où se déplacer est devenu le but ultime de l'humanité, situation que l'on pressentait advenir dès les années soixante par ailleurs. .